



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Langue(s) et identité(s) à l'époque des Lumières: le cas du patricien néerlandais Gijsbert Karel van Hogendorp (1762-1834)

Strien, M.M.G. van; Noûs, C.

Citation

Strien, M. M. G. van, & Noûs, C. (2021). Langue(s) et identité(s) à l'époque des Lumières: le cas du patricien néerlandais Gijsbert Karel van Hogendorp (1762-1834). *Dix-Huitième Siècle*, 2021(1 (no.53), 597-614. doi:10.3917/dhs.053.0597

Version: Publisher's Version

License: [Leiden University Non-exclusive license](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3214534>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

LANGUE(S) ET IDENTITÉ(S) À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES

Le cas du patricien néerlandais Gijsbert Karel van Hogendorp (1762-1834)

[Madeleine Van Strien-Chardonneau](#), [Camille Noël](#)

Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle | « [Dix-huitième siècle](#) »

2021/1 n° 53 | pages 597 à 614

ISSN 0070-6760

ISBN 9791092328189

DOI 10.3917/dhs.053.0597

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2021-1-page-597.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle.

© Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LANGUE(S) ET IDENTITÉ(S) À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES

Le cas du patricien néerlandais Gijsbert Karel van Hogendorp (1762-1834)

Dans son étude sur le plurilinguisme dans les Provinces-Unies des 17^e et 18^e siècles¹, Willem Frijhoff souligne la place particulière qu'occupe progressivement le français. Dès 1582, les États-Généraux adoptent le néerlandais dans les textes officiels. La traduction de la Bible en néerlandais en 1637 constitue une nouvelle étape dans la reconnaissance du néerlandais comme langue nationale. Pourtant on constate sur le territoire de la République la présence d'autres langues, comme le frison, parlé dans la province de Frise, et le latin, utilisé dans la communication savante et les controverses religieuses. La connaissance des langues modernes (français, anglais, allemand et, dans une moindre mesure, italien et espagnol) s'avère essentielle pour les relations commerciales avec ces pays, mais aussi par la présence sur le sol de la République de groupes qui en sont originaires. Dans ce contexte plurilingue, la présence du français – dès le 14^e siècle dans l'aire néerlandophone – se renforce avec une première vague de réfugiés wallons, fuyant au 16^e siècle les persécutions religieuses des souverains espagnols, puis par une seconde, constituée par de nombreux Huguenots quittant la France après la révocation de l'Édit de Nantes. Plusieurs facteurs contribuent à asseoir son hégémonie : le latin perd graduellement son statut de langue véhiculaire et culturelle et le nombre de périodiques francophones créés par les réfugiés huguenots accentue ce processus. Le français devient progressivement, sans supplanter complètement le

1. Willem Frijhoff, « Multilingualism in the Dutch Golden Age : An exploration », dans *Multilingualism, Nationhood and cultural Identity. Northern Europe, sixteenth-nineteenth centuries*, dir. W. Frijhoff, Marie-Christine Kok-Escalé et Karène Sanchez-Summerer, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2017, p. 96-168.

latin, la langue de la République des lettres² et celle des négociations diplomatiques³. Parlé dans le pays alors le plus peuplé et le plus puissant d'Europe, il acquiert le statut de langue de référence internationale⁴. Il est considéré par les élites, désireuses d'augmenter leur prestige social, comme la langue de la « distinction⁵ ». En dépit des résistances contre cette hégémonie grandissante du français au profit du néerlandais⁶ et des critiques virulentes dans la presse spectatorielle tant francophone que néerlandophone contre le mépris (supposé) des élites vis-à-vis de leur langue maternelle et des antiques vertus bataves⁷, le bilinguisme néerlandais-français est courant dans l'aristocratie et le patriciat. Il est utilisé dans les échanges avec les étrangers aussi bien que dans le cercle familial, comme en témoignent les nombreux documents personnels conservés dans les archives néerlandaises⁸. Cependant, vers la fin du 18^e siècle, le quasi-monopole international du français s'effrite en Hollande en faveur de l'intérêt croissant pour l'allemand et pour l'anglais⁹.

La famille patricienne des Van Hogendorp offre un cas intéressant de ces pratiques linguistiques dans les sphères publique et privée.

2. Hans Bots, Françoise Waquet, *La République des Lettres*, Paris, Belin, 1997, p. 135.

3. Lucien Bély, « L'usage diplomatique de la langue française, instrument de la puissance », dans *Linguistic and Cultural Foreign Policies of European States 18th-20th centuries*, dir. K. Sanchez-Summerer et W. Frijhoff, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2017, p. 157-177.

4. *European Francophonie, The Social, Political and Cultural History of an International Prestige Language*, dir. Vladislav Rjéoutski, Gesine Argent et Derek Offord, Bern, Peter Lang, 2014.

5. Pour reprendre le titre de Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

6. Ainsi Pieter Rabus (1660-1712) crée en 1692 le premier périodique scientifique en néerlandais, *De Boekzaal van Europe* ; W. Frijhoff, « Multilingualism... », art. cité, p. 117.

7. Voir par exemple Justus Van Effen (1684-1735) dans son *Misanthrope* (1711-1712), lettre XIII [10 août 1711], éd. J. Schorr, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 60-63.

8. Madeleine van Strien-Chardonneau, « Écrits en français dans les archives hollandaises », dans *La Francophonie européenne aux 18e-19e siècles. Perspectives littéraires, historiques et culturelles*, dir. Elena Gretchanaia, Alexandre Stroev et Catherine Viollet, Bruxelles, Peter Lang, 2012, p. 79-93.

9. W. Frijhoff, « Amitié, utilité, conquête ? Le statut culturel du français entre appropriation et rejet dans la Hollande prémoderne », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 50, 2013, p. 41-42.

Ses riches documents conservés aux Archives Nationales à La Haye¹⁰ offrent sur trois générations divers exemples des usages écrits du français, des rapports avec le néerlandais ainsi que de l'évolution du bilinguisme au multilinguisme dans ce milieu, en particulier grâce à Gijsbert Karel van Hogendorp (1762-1834), le membre le plus illustre de cette famille. Pensionnaire de la ville de Rotterdam de 1787 à 1795, il se tient à l'écart de la vie politique, du fait de ses convictions orangistes pendant la période dite française qu'ont connue les Pays-Bas de 1795 à 1813. À partir de 1813, il joue un rôle important dans l'instauration du royaume des Pays-Bas dont il devient le premier ministre des Affaires étrangères. Il a également rédigé le texte des premières constitutions néerlandaises, celles de 1813 et 1814¹¹. Ses très nombreux écrits ont été conservés du fait de sa position éminente, mais aussi selon sa volonté et ces archives se sont enrichies de nombreux documents rédigés par des parents et des amis¹².

Nous voudrions montrer l'influence des langues utilisées dans ce milieu sur la construction identitaire (sociale, culturelle et nationale) du jeune Gijsbert Karel van Hogendorp. Son identité sociale et culturelle est d'abord marquée par l'influence de sa mère, Carolina van Hogendorp née van Haren, élevée dans un milieu bilingue où l'on parlait néerlandais et français¹³, puis par celle d'un mentor, Johan Erich Biester¹⁴, qui consolide sa connaissance des langues classiques, l'initie à l'anglais et lui fait découvrir la littérature allemande. À une époque où se répand l'idée qu'une nation est une communauté liée à une langue¹⁵, Van Hogendorp prend conscience de son identité nationale, liée à une maîtrise de plus en

10. Nationaal Archief [NA], Den Haag, 2.21.006.49, Collectie G.K. van Hogendorp.

11. Diederik Slijkerman, *Wonderjaren. Gijsbert Karel van Hogendorp wegbereider van Nederland*, Amsterdam, Bert Bakker, 2013.

12. Une partie de ces écrits a été publiée à la fin du 19^e siècle : *Brieven en Gedenkschriften van Gijsbert Karel van Hogendorp*, éd. F. van Hogendorp et H. van Hogendorp, 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1866-1903, 7 vol.

13. Pieter van der Vliet, *Onno Zwier van Haren (1713-1779). Staatsman en Dichter*, Hilversum, Verloren, 1996, p. 45.

14. Johann Erich Biester (1749-1816), homme de lettres et pédagogue, considéré comme l'un des précurseurs du *Sturm und Drang*. Gijsbert Karel fit sa connaissance le 28 mai 1779.

15. Peter Burke, *Language and Communities in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

plus affinée du néerlandais. Pour comprendre cette identité forgée par les langues, nous utilisons la correspondance échangée entre Carolina et Gijsbert Karel pendant les années (1773-1781) qu'il passe avec son frère aîné à l'école militaire de Berlin et avec son mentor et ami, J. E. Biester, et plus accessoirement avec sa sœur Annette van Hogendorp (1766-1802).

La correspondance en français, outil de formation

La pratique de la correspondance en français entre membres d'une même famille et entre amis est courante dans les milieux du patriciat et de l'aristocratie. L'écrivaine Isabelle de Charrière (1740-1805) en est l'une des éminentes représentantes. Cette pratique est un marqueur essentiel de l'identité sociale du jeune Gijsbert Karel¹⁶. L'échange épistolaire entre parents et enfants est aussi un outil pédagogique utile à la formation d'individus qui doivent être capables de maîtriser les codes et les comportements de leur milieu social¹⁷ : à l'instar de la danse ou de l'équitation, les compétences en français, en particulier dans l'art de la conversation et le « savoir-écrire à la française¹⁸ », en sont l'une des composantes. Les nombreux manuels utilisés en Hollande pour l'apprentissage du français proposent outre des dialogues, des listes de vocabulaire, des exercices et des éléments de grammaire, nombre de modèles de lettres, dont certaines d'auteurs réputés (M^{lle} de Scudéry, M^{me} de Sévigné, Voltaire¹⁹).

16. La bourgeoisie commerçante reconnaît l'utilité du français pour la vie professionnelle, mais reste réservée quant à son usage dans la vie quotidienne et se démarque ainsi de la culture des classes dirigeantes, W. Frijhoff, « La formation des négociants de la République hollandaise », dans *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne*, dir. Franco Angiolini et Daniel Roche, Paris, Éditions de l'EHESS, 1995, p. 194.

17. Willemijn Ruberg, « Children's correspondence as a pedagogical tool in the Netherlands (1770-1850) », *Paedagogica Historica : International Journal of the History of Education*, n° 41, 2005, p. 295-312.

18. Bernard Bray, « Le savoir-vivre et le savoir-écrire à la française, tels que les exportèrent les secrétaires et manuels bilingues ou plurilingues au 17^e siècle », dans *Horizons européens de la littérature française au 17^e siècle*, dir. Wolfgang Leiner, Tübingen, Günter Narr Verlag, 1988, p. 391-400.

19. *Ibid.*, p. 393. M. van Strien-Chardonneau et Marie-Christine Kok Escalle, « Le français aux Pays-Bas (17^e-19^e siècles) : de la langue du bilinguisme élitare à une langue du plurilinguisme d'éducation », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 45, 2010, p. 143-144.

Ces ouvrages ont été utilisés dans la famille van Hogendorp. On trouve dans la correspondance des mentions de grammaires, dictionnaires et manuels épistolaires, mais sans titre précis et sans détails sur leur utilisation concrète. Si Carolina semble avoir eu une éducation assez négligée – « Pour moi on ne m'a prît les règles d'aucune langue, j'écris en français par routine » (9 mars 1781) – elle n'ignore pas les règles du style épistolaire et adhère, à l'instar de son père²⁰, à l'esthétique classique du naturel qui prend pour référence les lettres familières de Cicéron²¹. Les conseils à son fils vont en ce sens : « en vérité mon cher Charle, vous devriez toujours avant de commencer à m'écrire, relire la dernière lettre que vous avez à moi, et puis répondre d'un style uni et simple, à tous les articles, et après me parler uniment de vos propres affaires d'un style aisé et clair comme si nous parlions ensemble, Cela vous sera plus comode et à moi plus agreable. » (25 octobre 1773). Le jeune garçon aura l'occasion de perfectionner son style épistolaire par la pratique assidue de la correspondance exigée par sa mère, et grâce aussi aux leçons qu'il suit une fois par semaine à l'école militaire de Berlin²². Carolina ne manque pas de le féliciter de ses progrès : « Je dois Vous dire Mon cher Ami que je suis tres Contentement de Vos lettres, Votre Style devient Uni et simple comme je l'aime (14 février 1774). »

Il a d'ailleurs pris très tôt conscience de l'importance du français pour quelqu'un de son rang : c'est la langue des « grands » de ce monde, la langue internationale des élites européennes et il en a déjà fait l'expérience à La Haye où sa mère fréquente Adélaïde von Schmettau, princesse de Golytsin (1748-1806) et Wilhelmine

20. « Je suis charmé que mes épitres ne vous ennuiant point, elles vont comme ma plume et mon imagination, souvent par sauts et par bonds : une lettre étant une conversation entre des absents, elle doit naturellement être comme une conversation libre entre des amis présents, qui rarement est méthodique », lettre de O. Z. van Haren (1713-1779) du 9-04-1763 à G.H. Heerkens, citée dans P. van der Vliet, *ouvr. cité*, p. 286, n. 45.

21. Geneviève Haroche-Bouzinac, « Familier comme une épitre de Cicéron. Familiarité de la lettre au tournant du 17^e et du 18^e siècles », dans *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, dir. Mireille Bossis, Paris, Kimé, 1994, p. 21-22.

22. « Dans la première Classe française, on apprend une fois la semaine le style des lettres » (14 décembre 1773), « toute la Classe avait oublié de faire une lettre pour le maître français » (26 novembre 1775).

de Prusse (1751-1820), princesse d'Orange. À Berlin, il se rend compte de l'avantage de bien maîtriser cette langue : il peut aller chaque semaine à la Comédie Française et jouer dans le théâtre de société installé dans la résidence du comte van Heyden, ambassadeur de la République des Provinces-Unies. Le théâtre amateur en français, divertissement très prisé par les élites européennes, a des vertus pédagogiques : exercice de la langue et plus spécialement de l'élocution, mais aussi apprentissage, à l'instar de la danse, du bon maintien. Gijsbert Karel s'y adonne avec plaisir, sensible aux compliments qu'on lui fait sur son jeu, conscient également de l'intérêt social de cette activité :

Dernièrement nous avons représenté *La gageure*²³, le Comte ayant fait faire un Theatre dans la sale qui donne sur les deux cours, nous y jouâmes presque tous les samedis la Comedie. J'avois le rôle de La Fleur, M^r Bonhomme m'a dit que M^r Harris Envoié Anglois avoit dit, que j'avois bien joué; c'est un encouragement de plus pour moi et je tacherai de m'insinuer toujours de plus en plus auprès de cette compagnie. (26 novembre 1775)

En 1776, lors de la visite à l'école militaire du Grand-Duc Paul, futur tsar de Russie, et du prince Henri de Prusse, il a l'honneur, du fait de la qualité de son français, de faire le discours d'accueil de l'invité russe et n'en est pas peu fier (lettre à Carolina, 22 juillet 1776). Mais tout autant sinon plus que composante de son identité sociale, le français marque l'influence de sa mère qui s'attache à préserver et renforcer les liens familiaux distendus par la séparation. Carolina s'approprie la possibilité, louée par Cicéron, qu'offre la lettre « de rendre proche les absents²⁴ » et s'emploie à tisser un vaste réseau épistolaire. Elle incite frères et sœurs à correspondre entre eux, avec leur père parti en 1773 aux Indes néerlandaises dans l'espoir d'y refaire fortune et avec d'autres parents et relations susceptibles de les aider. Ces lettres sont lues, relues, recopiées, transmises aux uns et aux autres. Le français se charge d'une grande valeur affective et devient la langue de la relation intime avec la mère. Gijsbert Karel se rappelle avec nostalgie le temps où, à la maison, il parlait hollandais avec elle. Pendant les années

23. Michel-Jean Sedaine, *La gageure imprévue*, comédie en un acte et en prose, créée le 27 mai 1768.

24. Cité dans Geneviève Haroche-Bouzinac, *L'épistolaire*, Paris, Hachette, 1995, p. 70.

d'éloignement, c'est en français qu'il lui confie ses problèmes d'enfant – la nourriture à l'école des cadets n'est pas très bonne, il voudrait des bas de soie ou des manchettes de dentelle – puis les progrès dans ses études, ses lectures et ses enthousiasmes, ses réflexions et ses sentiments, dans une langue qui s'affine au fil du temps²⁵. Si le néerlandais est sa langue de communication à partir de son retour en Hollande en 1781, l'échange épistolaire en français continuera jusqu'à la mort de Carolina en 1812.

Les progrès en français sont favorisés par les lectures, qui façonnent l'identité culturelle du jeune homme : jusqu'en mai 1779, date à laquelle Gijsbert Karel rencontre Biester, ce sont surtout les lettres de et à Carolina qui informent sur ces lectures. Les livres qu'elle envoie correspondent à ceux recommandés par les pédagogues : ouvrages de morale, textes à portée éducative comme le *Télémaque* de Fénelon, les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* de M^{me} de Lambert, divers ouvrages historiques tels le *Discours sur l'histoire universelle à Monseigneur le Dauphin* de Bossuet ou l'*Éloge de Marc-Aurèle* de Thomas tout juste paru en 1775. Ces livres contribuent à l'amélioration du style de Gijsbert Karel, il en compose des extraits et des commentaires²⁶, ainsi qu'à sa formation historique et surtout morale, les ouvrages recommandés ayant pour but d'offrir des *exempla* de comportement vertueux ou héroïque, dans la vie privée et publique.

Le français est aussi un moyen d'accès à la culture antique, ainsi qu'aux ouvrages allemands ou anglais²⁷. Carolina n'a pas

25. Voir M. van Strien-Chardonneau, « Correspondance de Gijsbert Karel van Hogendorp (1762-1834) avec sa mère Carolina van Haren (1741-1812). Une formation morale, intellectuelle et sociale par le biais du français langue seconde », dans *French as Language of Intimacy in the Modern Age*, dir. M. van Strien-Chardonneau et M.-C. Kok Escalle, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2017, p. 68-85.

26. Par exemple sur l'un des *Contes Moraux* de Marmontel : « *L'amitié à l'épreuve* surpasse tout, que les passions y sont naturellement peintes, l'amour innocent de Coraly ne peut être mieux représentée. Mais rien ne plaît plus que l'amour combattu par l'amitié dans l'ame de Nelson et puis son entretien avec Coraly lorsque sa sœur le rappelle de la Campagne. » (7 août 1774).

27. Comme le signale Nathalie Ferrand à propos des romans, le français est une langue qui fait circuler non seulement les productions françaises, mais aussi les ouvrages étrangers contemporains, « Les circulations européennes du roman français, leurs modalités et leurs enjeux », dans *Les Circulations internationales en Europe, années 1680-1780*, dir. Pierre-Yves Beaurepaire et Pierrick Pourchasse, Rennes, PUR, 2020, p. 399-410.

appris le latin, absent du programme éducatif des filles, elle a oublié les rudiments d'italien et d'anglais acquis dans sa jeunesse (lettre à Gijsbert Karel, 18 janvier 1780) et elle ne connaît pas l'allemand. Mais elle lit de nombreux ouvrages en traduction française et les fait lire ou les conseille à ses enfants, ainsi les *Pensées* de Cicéron, la *Vie de Coriolan* de Plutarque, l'*Histoire d'Angleterre* de David Hume, les *Leçons de morale* du fabuliste et moraliste Christian Gellert, *La mort d'Abel* du poète suisse allemand Salomon Gessner. C'est par le prisme du français que Gijsbert Karel accède à ces auteurs²⁸. Carolina regrette de ne pouvoir lire ces ouvrages dans leur langue originale et souhaite que ses fils puissent le faire, tout spécialement en ce qui concerne les auteurs latins. Elle considère essentielle l'étude du latin dans l'éducation d'un jeune patricien. Si le statut du latin comme langue de culture transnationale décline au 18^e siècle, il résiste en tant que langue universitaire en Hollande²⁹. Pour ceux qui veulent exercer de hautes fonctions administratives, la nécessaire formation en droit exige donc la maîtrise du latin. Carolina insiste dans ses lettres des années 1773-1775 sur cette nécessité d'apprendre le latin, malgré les réticences des tuteurs de Gijsbert Karel qui trouvent cette étude inutile pour un futur officier. Elle estime au contraire qu'une bonne connaissance de cette langue permettrait à son fils de choisir entre une carrière militaire (pour laquelle elle ne le juge pas avoir les qualités requises) ou civile. Le latin n'est pas seulement un marqueur social ou professionnel, c'est aussi la langue de la culture, argument que Carolina utilise pour inciter ses fils à l'étudier :

le Latin Comme une Langue Mere, doit être Scuë de tous ceux qui aiment l'etude comme etant la Clé de tout ce qu'il ij a de mieux en fait de savoir, de combien de beautes ne se prive r'on pas en dedaignant Cette langue ! [...] Mon cher Horace, que ne puis-je le lire en original ! allez Si vous n'apprenez le Latin, et que vous ne le sachiez avant de me revoir je crois que je Vous renierai pour Mes Enfans (début mars 1775).

28. En guise de comparaison voir le cas suédois étudié par Charlotte Wolff, « Diversité culturelle et identités au 18^e siècle : l'exemple de la noblesse suédoise », dans *Multilinguisme et multiculturalité dans l'Europe des Lumières*, dir. Ursula Haskins-Gonthier et Alain Sandrier, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 132-135.

29. W. Frijhoff, « Amitié, utilité, conquête?... », art. cité, p. 36-37.

Comme le grec, le latin est aussi la langue des valeurs à assimiler par la jeunesse. Carolina en tire des leçons de morale à l'usage de ses enfants : pour les réprimander d'avoir gaspillé leur argent, elle invoque l'exemple des Anciens : « a 13 ou 14 ans acheter des gateaux ou des friandises tandis qu'on Sait Sa Mère dans la plus grande médiocrite, ce n'est pas ainsi que pensoient et agissoient Ces fameux Grecs et Romains qui ont été de Si grands hommes et dont vous avez certainement lu l'histoire. » (25 mars 1776). Les textes antiques constituent ce réservoir d'*exempla*, pour des actions plus héroïques certes que la privation de friandises. Carolina y est particulièrement sensible :

Je Vous prie Mon Cher Enfant de vous rappeler votre promesse en M'envoyant votre extrait de l'histoire grecque, quant il sera prêt, je pourrai peut-être en faire usage pour Vos Sœurs. Je suis charmée de voir que votre gout soit tombé la dessus, l'histoire des grands Hommes que la Grèce a produite, m'a toujours parue on ne peut pas plus interessante, J'ai quelquefois souhaité d'être homme pour m'égaler à quelques-un d'eux, mais j'ai ensuite trouvé qu'il y avoit tout aussi bien eu des femmes Spartiates ou autres que je pouvois prendre pour modèle (31 août 1776).

Elle communique ce goût pour les héros antiques à son fils qui exprime son enthousiasme pour César ou pour Alexandre (lettre à Carolina, 9 août 1777). Ces considérations s'inscrivent dans le renouveau d'intérêt pour l'Antiquité qui se manifeste en Hollande conjointement au réveil nationaliste des années 1760-1770 : l'amour de la patrie se nourrit d'exemples tirés des Anciens et les héros néerlandais sont souvent associés aux héros antiques³⁰.

Mais si Gijsbert Karel lit avec plaisir ces auteurs en traduction, lorsqu'il acquiert une connaissance suffisante du latin, de l'allemand et de l'anglais, il affichera une préférence marquée pour la lecture en langue originale.

30. N. C. F. van Sas, « Voor Vaderland en Oudheid. Het klassieke paradigma in de laat achttiende-eeuwse Republiek », dans *Edele Eenvoud. Neo-classicisme in Nederland, 1765-1800*, dir. Frans Grijzenhout et C. van Tuyl van Serooskerken, Zwolle, Waanders, 1989, p. 13-31.

Mentorat de Johan Biester : lettres classiques, lettres modernes

Si le latin ne faisait pas partie du *curriculum* de l'école militaire, il était possible de prendre des leçons particulières. En août 1775, Gijsbert Karel obtient de son commandant la permission de commencer cette étude. Un an plus tard, Carolina se réjouit de recevoir ses travaux : « Je vous prie très sérieusement de rassembler pour moi toutes vos traductions de Cornelius Nepos. Je me fais un plaisir de les lire et de les envoyer après à Votre cher père. » (31 août 1776). Les progrès en latin et plus généralement l'intérêt grandissant pour les études classiques (grec compris) seront notables à partir de 1779 sous l'influence de Johann Biester, fin connaisseur de la culture antique. Gijsbert Karel se passionne pour *La vie des douze Césars* de Suétone, commence la lecture des *Géorgiques* de Virgile puis s'attelle à celle des *Métamorphoses* d'Ovide, qu'il se rappelle avoir lu autrefois avec plaisir en français. Il peut maintenant lire Horace (auteur chéri par sa mère) dans le texte (27 août 1780). En 1781, le grec est à l'honneur : il étudie Homère, Hérodote, Thucydide, Platon (5 février 1781). En 1782, lorsqu'il se prépare à sa future carrière d'homme d'État, il élabore un plan d'études dans lequel l'histoire occupe une place prééminente, notamment avec Xénophon, Tite-Live, Salluste et Tacite³¹.

Les échanges avec Johann Biester élargissent considérablement son horizon culturel, dans le domaine des lettres classiques comme dans celui des langues et littératures modernes. Les auteurs français ne sont pas négligés. Gijsbert Karel admire l'*Émile* de Rousseau et *Les Confessions*, qui lui apprennent « l'indulgence et la tolérance », il lit aussi de nombreux *Mémoires* et l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire. Sous la houlette de son mentor, il découvre avec passion les auteurs anglais et allemands. Gijsbert Karel n'est pas un cas isolé : au cours de la seconde moitié du 18^e siècle, l'admiration grandit de la part des Néerlandais pour la culture allemande, particulièrement la littérature, la philosophie, la pédagogie et la nouvelle science de l'ethnologie³² enseignée à Göttingen, ainsi que

31. Mardi 11 juin 1782, *Dagboek* [Journal] (1777-1834).

32. Han F. Vermeulen, « Göttingen et la "science des peuples". Ethnologie et ethnographie dans les Lumières allemandes (1710-1815) », dans *Göttingen vers 1800. L'Europe des sciences de l'homme*, dir. Hans Erich Bödeker, Philippe Büttgen et Michel Espagne, Paris, Cerf, 2010, p. 247-284.

la médecine et les sciences exactes³³. S'impose alors la vogue des gouverneurs allemands, chargés d'enseigner leur langue maternelle aux jeunes Néerlandais issus des élites et désireux de poursuivre leurs études dans des universités allemandes. L'intérêt croît également pour les ouvrages anglais, avec une prédilection pour les romanciers, philosophes, économistes et réformateurs³⁴.

Johann Biester nourrissait, comme de nombreux membres de la moyenne bourgeoisie allemande, de fortes sympathies pour la Grande-Bretagne, sa langue et sa littérature³⁵. L'université de Göttingen, lieu de ses études, était influencée par les Lumières écossaises³⁶. Grâce à Biester, Gijsbert Karel, qui possédait déjà quelques notions d'anglais, se perfectionne par le biais d'une correspondance mutuelle en cette langue et découvre, dans les années 1779-1780, Goldsmith (*The Vicar of Wakefield*), Richardson (*Clarisse Harlowe*), les poètes Young et Pope, l'épopée d'Ossian, puis Shakespeare, très admiré par Biester, qui communique son enthousiasme à son pupille. Gijsbert Karel s'aide au début de dictionnaires et de traductions, puis traduit lui-même des fragments des œuvres avec ses commentaires, soigneusement conservés dans ses archives. En 1781, il exprime son enthousiasme : « l'anglais, la langue dans laquelle la raison triomphe par tout ce qu'elle a produit de grand, Newton à la tête. » (lettre à Carolina 24 août 1781). Ses connaissances lui seront utiles lors de son voyage en Amérique en 1783-1784 lorsqu'il faudra communiquer avec les autochtones, et il ne manquera pas non plus l'occasion de progresser, par exemple lorsqu'il est reçu chez Abraham Lincoln qui, à sa demande, corrige son anglais (lettre à Carolina, 7 décembre 1783).

33. Joris van Eijnatten, « Paratexts, Book Reviews, and Dutch Literary Publicity. Translations from German into Dutch, 1760-1796 », *Wolfenbütteler Notizen zur Buchgeschichte*, n° 25, 2000, p. 95-127.

34. W. Frijhoff, « Multilingualism in the Dutch Golden Age... », art. cité, p. 142-143.

35. N. Ferrand, « Les circulations européennes du roman français... », art. cité, p. 401 : « le lectorat allemand s'engoue pour la littérature anglaise perçue comme un affranchissement du modèle culturel français. »

36. Norbert Waszek, « L'impact des Lumières écossaises sur les sciences de l'homme à Göttingen à travers l'exemple des "Göttingische Gelehrte Anzeigen" », dans *Göttingen vers 1800*, ouvr. cité, p. 155-187.

Quant à l'allemand, langue d'enseignement à l'école militaire et langue de communication entre élèves et professeurs, Gijsbert Karel a, au début de son séjour à Berlin, suivi des leçons particulières pour apprendre « le style des lettres » en cette langue. En 1777, il est en mesure de lire « les meilleurs Poètes Allemands » (lettre du 30 août) comme Gellert, recommandé autrefois par Carolina, et il s'initie également à la philosophie de Wolff. Biester s'emploie à perfectionner sa pratique de la langue écrite, quelquefois par la correspondance mais surtout par l'étude de la grammaire et par la traduction (lettre du 21 février 1781).

Lorsque Gijsbert Karel apprend en février 1781 qu'il va rentrer en Hollande, il regrette de ne pas avoir eu assez de temps pour étudier davantage la littérature allemande et écrit à sa mère : « Il faut donc absolument que partant d'ici j'emporte une bibliothèque allemande choisie par Biester, qui fera un grand objet de nôtre correspondance future. » Biester a eu le temps de lui faire connaître Klopstock et Lessing : juste après leur première rencontre (14 juin 1779), il lui offre la pièce *Nathan der Weise* [Nathan le sage] qui venait de paraître. Il lui donne également à lire la *Dramaturgie de Hambourg* (1767-1768), dans lequel Lessing combat l'imitation de la tragédie française pour chercher à constituer un nouveau genre qui combinerait la poétique d'Aristote et les maîtres grecs, Shakespeare et les idées de Diderot sur le drame³⁷. Gijsbert Karel, qui n'a jamais boudé le plaisir d'aller au théâtre français et de jouer dans des pièces françaises, adhère à cette nouvelle esthétique comme en témoigne un compte rendu rédigé en allemand dans son journal intime (1779) qui loue l'ouvrage de Lessing.

Ces lectures véhiculent d'autres valeurs que celles transmises par les auteurs français : la recherche de la spontanéité, de l'originalité, opposées au respect des règles et de l'imitation néo-classique, ainsi que le préconise le poète anglais Edward Young (influent en Allemagne) dans son essai *Conjectures sur la composition originale* (1759). L'expression des sentiments dans les romans de Richardson et de Goldsmith, la campagne idéalisée des *Idylles* de Gessner constituent une nouvelle expérience littéraire pour le jeune homme. Ses lettres changent de tonalité, en particulier dans

37. Michel Espagne, *Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781)*, Paris, Belin, 2016.

la correspondance en anglais avec Biester où s'expriment des sentiments intenses d'amitié. Dans les lettres à sa mère, l'expression se nourrit d'émotions parfois violentes où se combinent amour de la nature et nostalgie du pays natal :

Je jouis a present tous les matins du soleil, moi mon arbre et mes fleurs. Ces premices de l'été font un effet extraordinaire sur moi. Ce matin je me sentais si impatient, si inquiet d'acquérir – quoi? je n'en savais rien. J'aurais dû sortir, courir, voir la nature, traverser un champ, me rafraîchir sous un arbre, me remettre au soleil, voir des gens qui travaillant à la sueur de leur visage chantent de joie. Je fis tout cela avant hier, [...] je ne sais quel démon m'a retenu aujourd'hui. L'eau me rappelle toujours la Hollande, quand je vois le moindre vaisseau [...] mon cœur saute de joie, je ne puis plus respirer dans mes habits [...] et pleure presque quand je reviens, comme j'y suis allé, de ma patrie, sur les ailes de l'imagination. (13 mars 1780)

Le jeune homme commence aussi à élaborer sa réflexion politique. Il lit Voltaire mais préfère les historiens écossais comme Hume ou Robertson. Il partage les idées de ce dernier : le despotisme éclairé est considéré comme le gouvernement idéal. Une note manuscrite rédigée en 1782 sur l'histoire de son pays exprime la nécessité d'un homme fort, acquis aux nouveaux idéaux : « je crois sans doute que le stathoudérat donne un nerf à l'État, dont il ne serait pas capable d'ailleurs³⁸. » Sur le bateau qui le conduit en Amérique en 1783, il dévore Montesquieu, et les modèles américain et surtout anglais l'inspireront lorsqu'il supervisera la constitution de 1814 du nouveau Royaume des Pays-Bas³⁹.

Se « renationaliser » par le nouvel apprentissage du néerlandais

Cette ouverture aux langues et aux cultures anglaises et allemandes lui fait prendre conscience du lien entre langue et identité nationale. Il remarque que les traductions dénaturent et même « dénationalisent » les textes originaux : « Thémistocle dans une traduction italienne devient un Italien, un Français dans une traduction française. » (lettre à son frère Willem, 25 décembre 1780). L'influence de penseurs allemands s'y décèle : pour Herder, l'âme de la nation

38. *Brieven en Gedenkschriften*, éd. citée, vol. 1, p. 224.

39. D. Slijkerman, *ouvr. cité*, p. 11, p. 61-62, p. 122.

réside dans le génie de la langue⁴⁰. Au siècle suivant le *Dictionnaire de la langue néerlandaise* (première édition 1864) proclame : « la langue est l'âme de la nation, elle est la nation même⁴¹. »

Lorsque Gijsbert Karel apprend, début 1781, qu'il vient d'obtenir une position en Hollande, il se pose la question du lien entre langue et nationalité. Il revendique alors une appartenance nationale étroitement liée au désir de servir la patrie et de jouer un rôle public : elle concerne donc moins l'individu que l'homme d'État qu'il aspire alors à être. Ainsi écrit-il à sa mère le 3 mars 1781 :

Vous devez avoir vu par mes différentes lettres qu'après mure réflexion et de tête reposée, j'ai vu qu'il valait beaucoup mieux pour moi, servir la Hollande que tout autre país. [...] Si je veux un jour parvenir dans mon país à quelque chose, n'est-il pas à craindre qu'en y revenant trop tard, je n'y revienne trop fait pour me renationaliser assez? Et voudra-t-on d'un étranger, que je serais?

Il affirme sa volonté d'apprendre à nouveau le néerlandais et formule explicitement cette relation entre langue et patrie, que sa mère s'était d'ailleurs appliquée à lui rappeler⁴². Le 5 février 1781, il avait déjà annoncé :

Je lirai beaucoup de Hollandais aprésent, ma chere Mere, et je Vous prie de me faire écrire en cette langue par mes Sœurs, et Vous même, je Vous prie, écrivez moi aussi en partie. Je repondrai de mon mieux [...] Mon plan à moi et dans lequel B.[iester] m'a toujours aidé et affermi, c'est de me rendre capable d'être utile à ma patrie.

Sa mère approuve et encourage cette volonté de se « renaturaliser » et d'apprendre une nouvelle fois sa langue maternelle. Lorsque Gijsbert Karel lui écrit en néerlandais, elle a parfois du mal à le comprendre et le prie pour les sujets complexes de revenir au français. Cependant, elle lui envoie des livres et lui fait diverses suggestions pour améliorer son néerlandais, tout en étant

40. Cité dans Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales : Europe 18e-19e siècles*, Paris, Seuil, 1999, p. 35-37.

41. « *De taal is de ziel van der natie, zij is de natie zelve* », cité dans *Language, Literature and the Construction of a Dutch National Identity*, dir. Rick Honings, Gijsbert Rutten et Ton van Kalmhout, Amsterdam University Press, 2018, p. 9.

42. « *M^r Bonhomme Me fait Les plaintes que quand il vous parle le Hollandois vous lui répondez toujours en Allemand, vous renoncez donc a votre patrie, car je vous reponds que vous n'ij mettez jamais les pieds si vous ne savez vous enoncer dans Votre langue maternelle.* » (16 mars 1776).

consciente de ses propres déficiences : « car pour un Stile pur, concis, noble elegant comme il le faut à un Hol[landais] de naissance qui cherche à se pousser, il faudra un autre Maître que moi. » (1^{er} avril 1781). Avec sa sœur Annette, Gijsbert Karel correspond en néerlandais et cette dernière lui renvoie ses lettres corrigées.

Gijsbert Karel regagne la Hollande le 27 septembre 1781. Quelques jours auparavant, un ami de son mentor Biester, l'historien suisse Johann von Müller (1752-1809), qui considère que le jeune homme pourrait devenir « le 1^{er} home d'état dans les provinces-unies », lui donne des conseils pour s'y préparer et insiste en particulier sur la nécessité d'apprendre « à être Hollandois, à parler la langue, à traiter chacun selon qu'il convient, à prendre le ton du païs & les manières qui y sont populaires » (lettre à Gijsbert Karel, 20 septembre 1781). Gijsbert Karel n'y manquera pas, en ce qui concerne du moins la langue. Il s'emploie à maîtriser les règles de grammaire car il attache une grande importance à la correction linguistique, à la différence de certains de ses compatriotes. Aussi est-il irrité par l'attitude du philosophe Frans Hemsterhuis (1721-1790) qui publie ses œuvres en français et avoue en riant son ignorance sur un point de grammaire soulevé par le jeune homme. Il approfondit également sa connaissance de la littérature néerlandaise, lit les poètes contemporains et se découvre même des talents dans ce genre. Juste avant son départ, une œuvre lui fait forte impression, une épopée (*Gevallen van Friso*, 1741) relatant l'histoire d'un héros frison, écrite par son grand-oncle maternel Willem van Haren (1710-1768) : « J'ai plus lu *Friso*, et ma langue, et van Haren comencent à me plaire beaucoup ! Elle a une énergie dont le manque me fait mépriser la française. Ne craignez que je ne sache, une fois en Hollande, bientôt à fond ma langue. » (lettre à Carolina, 7 mai 1781). On décèle dans cette remarque le rôle joué par des figures héroïques, réelles ou légendaires, dans la construction de l'identité nationale, comme l'a souligné Anne-Marie Thiesse à propos d'Ossian⁴³ et la valorisation du néerlandais par rapport au français.

Ce besoin de héros nationaux, Gijsbert Karel le satisfait en trouvant dans ses lectures des êtres légendaires comme Friso, des

43. A.-M. Thiesse, *ouvr. cité*, p. 24.

figures historiques comme Guillaume 1^{er} d'Orange-Nassau, dit le Taciturne (1533-1584), ou contemporaines tel Jan Hendrik van Kinsbergen (1735-1819), officier de marine, qui venait en 1781 de s'illustrer dans une bataille navale contre les Anglais. Quant à l'énergie du néerlandais, opposée à la fadeur du français, c'est un thème qui s'inscrit dans la critique plus générale du modèle culturel français. Cette critique s'intensifie dans la seconde moitié du 18^e siècle, en particulier dans les *Spectateurs* hollandais qui dénoncent avec virulence la féminisation de la société, entendue comme une corruption, due à la pernicieuse influence française. Les élites oublieraient les vertus viriles de leurs ancêtres. Dans plusieurs passages de sa correspondance, Gijsbert Karel affiche sa distance par rapport au modèle social du petit-maître à la française, élégant, spirituel, mais incapable de sentiments profonds. Il estime que la langue transmet des concepts culturels qui peuvent avoir une influence dangereuse et déplore, chez les jeunes gens de son milieu, l'habitude de ne lire que des ouvrages français ou traduits en cette langue :

Le génie de cette langue est si différent de celui de la nôtre, tout y a une tournure à soi, auquel l'esprit se plie enfin. Et que peut il arriver de plus pernicieux à une nation que de se plier ainsi sur un voisin puissant, monarchique ambitieux, perfide, même envers elle ! Voilà ce qui rend peu à peu esclave, à comencer par les mœurs et la façon de penser, jusqu'à ce que la contagion se repand jusque dans le gouvernement dont il sappe les principes. (Lettre à Carolina, 9 janvier 1782).

L'idée de « génie de la langue⁴⁴ » sert d'argument pour dénoncer la corruption des mœurs et critiquer la monarchie française. Cette charge contre le « voisin puissant, monarchique ambitieux, perfide » tient aussi aux relations complexes entre la France et les Provinces-Unies durant cette période. Plus âgé, faisant le compte rendu de ses lectures en français (mémoires et ouvrages historiques sur le 18^e siècle), van Hogendorp critique les mœurs de l'Ancien Régime – « les bonnes mœurs et la vraie piété ont quitté la France avec les Pascal, les Arnaud, et leurs disciples qu'on a appelés Jansénistes » – et récusé la Révolution qu'auraient préparée les philo-

44. Voir Gilles Siouffi, « The Political Implication of the Idea of "génie de la langue" in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », dans *Linguistic and Cultural Foreign...*, ouvr. cité, p. 186-187.

sophes⁴⁵. Il conclut : « Dans cette série d'ouvrages que je viens de lire, et qui renferment plus d'un siècle et demi, je vois se préparer en France un esprit d'irrégion et d'immoralité, qui a fini par la bouleverser, et qui n'a que trop infecté l'Europe⁴⁶. »

Le cas de Gijsbert Karel van Hogendorp offre un exemple particulièrement bien documenté du lien entretenu entre langues et identités grâce aux correspondances et écrits personnels s'échelonnant pratiquement sur toute une vie. Une évolution du bilinguisme au multilinguisme s'observe, ainsi que l'ambivalence des sentiments à l'égard de la langue française, considérée à la fois comme utile, et même admirée, mais aussi telle une langue porteuse de valeurs néfastes voire délétères. Cette coexistence de jugements contraires à l'égard du français se manifeste d'ailleurs à cette époque dans nombre de pays européens⁴⁷. Le questionnement identitaire est aiguë par la pratique de langues allo-gènes et le contact avec la culture liée à ces langues. C'est en prenant ses distances à l'égard du français, langue seconde de son milieu social, et en enrichissant sa connaissance de l'anglais et l'allemand que Gijsbert Karel prend conscience des qualités de sa propre langue, le néerlandais. Le plurilinguisme n'est plus associé à la suprématie d'une culture supranationale véhiculée par une langue à vocation « universelle », le français. Il façonne surtout une identité complexe : l'identité nationale s'affirme par la réappropriation du néerlandais grâce auquel Gijsbert Karel se forge la carrure d'un homme d'État. À partir de 1813, il écrit le plus souvent en néerlandais, s'identifiant de plus en plus à la langue et à la culture de son pays⁴⁸. Cependant, ses écrits seront publiés aussi en français pour faire connaître ses idées à l'étranger et cette langue restera très liée à une dimension affective, comme en témoignent les correspondances avec sa mère, ses sœurs, et

45. Gijsbert Karel commente longuement les *Mémoires d'un voyageur qui se repose* (1806) de Louis Dutens (1730-1812) : « il a connu enfin ces fameux philosophes qui ont failli bouleverser l'Europe [...] Dutens est chrétien par conviction, il a signalé les philosophes, il voit dans les mœurs de Paris le germe de la révolution. » (*Journal d'Adrichem* 1806-1809, 30 mai 1808, p. 278).

46. *Ibid.*, 30 mai 1808, p. 287-288.

47. *European Francophonie...*, ouvr. cité, p. 27-28.

48. D. Slijkerman, ouvr. cité, p. 258-259.

plus tard sa femme et sa fille. Enfin la formation classique alliée à la connaissance de trois langues modernes étrangères (français, allemand, anglais) préfigure le Néerlandais cultivé des 19^e et 20^e siècles pour qui le *gymnasium* offrait, à côté du latin et du grec, ces trois langues vivantes obligatoires et tout autant essentielles à la formation et au développement de l'individu.

Madeleine VAN STRIEN-CHARDONNEAU
Université de Leyde

Camille Noûs
Laboratoire Cogitamus